

Petite, j'ai eu la chance d'être gardée par un baby-sitter fantaisiste plein d'inventions, il se trouvait être notre voisin, jeune homme passionné de radiophonie, qui avait reconstitué dans sa chambre d'adolescent un studio d'enregistrement. Nous étions parfois, ma sœur et moi, quelques camarades du quartier, invités dans son antre gris, fabriqué de boîtes noires, parsemé de fils colorés reliés les uns aux autres, de micros de toutes formes, de savantes prises multiples, endroit étrange pour l'enfant que j'étais, où il *nous faisait écouter et jouer de fausses et drolatiques émissions radiophoniques dans une ambiance brumeuse et laiteuse, résultant de la fumée de ses cigarettes, traversée ça et là par la lumière rouge ou verte en fonction de l'autorisation que nous avions de parler ou de nous taire. Nous respectons ce silence imposé avec un regard quasi religieux. Ce baby-sitter atypique marquant devint, comme ses rêves l'avaient prédit, journaliste de radio. Il jeta des ponts sonores entre l'Afrique et la France remettant de la voix au sein de quelques grands conflits du XXe siècle qui poussent les femmes et les hommes au plus douloureux des silences.*

Je garderai toujours en mémoire cette phrase qui servait à Laurent pour clôturer sa chronique journalière et qu'il avait empruntée à Louis Chedid « Prenez soin de vous. Chaque jour est une vie ; travaillons à la beauté des choses. » Ces mots résonnent comme un dernier conseil aux vivants, un adieu anticipé.

Au moment où j'écris, il vient de mettre fin à ses jours.

*J'ai aujourd'hui un autre ami qui tient une émission régulière. Depuis vingt-six ans, mon temps quotidien reste bercé par les rumeurs de ces stations, rythmé par les paroles familières, maternelles du transistor, j'en ai d'ailleurs positionné un dans chaque pièce, si bien que passant de l'une à l'autre à des moments cruciaux et ritualisés de ma journée, le matin ou le soir, je peux parcourir l'espace sans décoller mon oreille de la petite boîte magique. Une vie réglée par des voix qui m'accompagnent.*

*Savoir écouter n'est pas si facile.*

*Le terme même de « Maison de la radio » semble contradictoire. La radio est un lieu sans lieu, un lieu que l'on entend, un endroit mouvant, une maison que l'on transporte avec soi où que l'on soit, une maison où l'on peut toujours être sans y être tout à fait, un lieu dont on sait qu'il existe quelque part, ailleurs, loin, où l'on est sans être. C'est une façon d'être partout chez soi. C'est une voix lointaine qui nous parle de près, un rapport particulier au monde et à l'écoute.*

*Les émissions rythmant donc ma voie en quelque sorte, le 18 octobre 2014 très précisément, j'ai brusquement été saisie par le ton et les mots de Jean-Claude Ameisen sur France Inter : Sur les épaules de Darwin. Il parlait de moi, c'est à mon oreille qu'il murmurait, jamais la radio ne s'était autant adressée directement à moi que ce matin-là.*

*C'est ce matin-là que je me suis rendue compte de ce dont je ne m'étais jamais aperçue ou que je n'avais pas voulu voir : que toute ma vie ne tenait qu'en quelques lieux, quelques rues, qui s'étaient littéralement fondus, imprimés définitivement en moi. Ma vie se résumait-elle à des endroits très proches les uns des autres, qui formaient comme un axe, un ensemble, une ligne de vie ? Une rue est un espace de vie, habité de personnes, d'ambiances. Et si en effet toute mon existence ne tenait qu'en quelques rues en réalité, quelques rues le long d'une voie ferrée dans la banlieue parisienne ?*

*Une voie sur laquelle poser ma voix. Se raconter par les lieux où l'on est passé, une sorte d'autobiographie par les lieux, une sorte de bio-topie. Se mettre à écrire pour retenir ces heures. Écrire pour faire le deuil du temps qui passe. Écrire pour vieillir. Écrire pour apprendre à mourir à soi. Écrire pour se consoler de la perte des lieux, d'un lieu originel, celui dont on ne peut pas parler, mais qui poursuit son murmure sourd et infini de larmes à nos oreilles.*